

# Qiu Xiaolong

## Cyber China



LIANA LEVI

Extrait de la publication

# 1

L'inspecteur principal de la police criminelle Chen Cao assistait à une conférence à l'Union des écrivains de Shanghai. Les sourcils froncés, il opinait du chef comme pour battre la mesure du discours de l'orateur.

«L'énigme chinoise. Qu'est-ce que c'est? Eh bien, prenons par exemple cette formule politique en vogue: le socialisme à la chinoise. Voilà un terme générique qui englobe tout ce qu'il y a d'énigmatique dans notre beau pays: socialiste ou communiste dans les journaux du Parti, mais capitaliste dans la pratique, un capitalisme de copinage, primaire, matérialiste au dernier degré. Et féodal aussi si l'on en juge d'après les enfants des hauts dignitaires, petits princes héritiers destinés à devenir dirigeants à leur tour, en légitimes successeurs du régime à parti unique.

«Les machines de propagande du Parti ont beau tourner à plein régime, la société chinoise est aujourd'hui moralement, idéologiquement et éthiquement en panne, mais elle continue pourtant d'avancer, encore et toujours, comme le lapin dans les publicités pour les piles.»

Chen tapota la poche de son pantalon à la recherche d'un paquet de cigarettes, puis se ravisa. C'était une de ces conférences controversées, mais tolérées. L'orateur Yao Ji, un chercheur en droit à l'Institut des sciences sociales de Shanghai, avait une certaine renommée. Partisan du régime, il était malgré tout perçu comme un dissident potentiel à cause de ses articles critiques dans les journaux et de ses commentaires virulents sur des blogs.

Émacié, les traits anguleux, Yao gardait les mains posées sur le pupitre, le corps légèrement penché en avant. La lumière qui entrait par les vitraux nimbait le haut de son crâne chauve et lui donnait un air sacré, comme dans une peinture jaunie par le temps.

Grâce à une liste noire qui avait circulé au sein des équipes de police, Chen était bien renseigné sur Yao. Mais ça n'était pas ses affaires, pensa-t-il en replaçant ses verres ambrés sur l'arête de son nez et en rabaissant légèrement son béret français. Il aurait bien aimé ressembler à autre chose qu'à un flic. Dans ce contexte précis, il n'était pas bon pour lui d'être facilement identifiable, même si plusieurs membres de l'association le connaissaient bien.

En attendant, l'inspecteur était perturbé par le mot « énigme » qui, sans qu'il sût pourquoi, lui rappelait vaguement un tableau dont les détails lui échappaient à présent. Le professeur Yao déployait avec enthousiasme un florilège d'exemples.

« En effet, quelles sont les caractéristiques du socialisme à la chinoise ? Les analyses et les définitions sont innombrables. Les exemples concrets sont plus parlants. Un professeur de l'université de Pékin déclare à ses étudiants : "Ne venez pas vous plaindre à moi si vous n'avez pas réussi à gagner quatre millions avant vos quarante ans." Ce professeur est un spécialiste du marché immobilier et un ardent défenseur de la hausse des prix à la solde des promoteurs. Pour lui, comme pour ses étudiants, la seule valeur qui compte au pays de la poussière rouge est la monnaie sonnante. Dans une émission de télé-réalité où les candidats parlent de leur vision du mariage, une jeune femme lance sa devise : elle préfère pleurer dans une BMW plutôt que rire sur un vélo. Le message est clair. Un homme riche qui lui apportera le confort matériel – même sans l'aimer – sera son premier choix. Lors d'une récente arrestation

pour conduite en état d'ivresse, le coupable hurle aux policiers: "Mon père est Zhang Gang!" Bien sûr, les policiers hésitent à lancer la procédure. Zhang Gang est un cadre éminent du Parti, à la tête du bureau de la police locale. Par hasard, un passant enregistre la scène sur son téléphone portable et publie la vidéo sur Internet. En un rien de temps, "Mon père est Zhang Gang" devient une formule en vogue... »

Tous ces exemples étaient fidèles à la réalité, songea Chen. Et après?

Pour les politiques, « la stabilité » constituait depuis longtemps l'objectif primordial. Ils répétaient que les progrès économiques et sociaux de la réforme chinoise étaient les fruits d'une stabilité politique que les institutions avaient de plus en plus de mal à maintenir, en dépit de leurs efforts pour éliminer les « fauteurs de troubles ».

Le professeur Yao s'apprêtait à conclure.

« En ces temps où la légitimité de l'État s'affaiblit et où l'idéologie du Parti se désagrège, j'essaie de croire, en tant que docteur en droit, à une dernière ligne de défense, c'est-à-dire à un vrai système judiciaire indépendant. Un ultime espoir pour l'avenir de notre société. »

Les sourcils froncés, Chen se joignit au tonnerre d'applaudissements. Un officier de police ne pouvait entendre un tel discours sans en être affecté.

Pourtant, il préférerait être là qu'au bureau, à une énième réunion avec le secrétaire Li Guohua et d'autres fonctionnaires de la ville.

Li, le secrétaire du Parti à la police de Shanghai, allait bientôt atteindre l'âge de la retraite. Tous les pronostics donnaient Chen comme son successeur. Mais pour une raison ou pour une autre, le contrat de Li venait d'être prolongé de deux ans. Comme pour compenser cette décision, Chen avait été nommé vice-secrétaire et membre du Comité municipal du Parti.

Vue de l'extérieur, cette nomination pouvait apparaître comme une promotion, mais dans la réalité de l'organisation du pouvoir, il en allait autrement. Certains « camarades dirigeants » de la municipalité pensaient que Chen n'était pas « l'un des leurs » et rechignaient à le voir occuper un poste aussi important que celui de chef de la police.

Le colloque de l'Union des écrivains lui avait donc fourni une excuse pour échapper à la traditionnelle réunion d'études politiques du mardi où Li le rendait fou à force de répéter les slogans parus dans les journaux du Parti.

Le silence qui suivit les applaudissements le tira de sa rêverie. L'orateur allait répondre aux questions du public. Puis viendrait la réunion des membres du conseil d'administration de l'association prévue depuis des semaines.

Chen sortit de la salle de conférences et s'engouffra dans un coin retiré du jardin. L'Union des écrivains avait élu domicile dans un hôtel particulier construit dans les années trente par un riche homme d'affaires, confisqué par le Parti après 1949 et utilisé depuis des années comme siège social de l'association. Chen s'arrêta près d'un petit étang et observa l'ange de marbre qui posait au milieu de l'eau. Un vrai miracle, songea-t-il, que la statue ait survécu à la Révolution culturelle.

C'était grâce au Vieux Bao, le gardien de l'association. Travailleur de la « glorieuse » classe populaire, il était apprécié des Gardes rouges et des rebelles, mais une nuit, il avait commis un acte de trahison. Il avait discrètement emporté la statue sur son cyclo et l'avait cachée chez lui, sous son lit. Le lendemain, quand les gardes étaient venus détruire tous les symboles de la « bourgeoisie décadente », la statue de l'ange nu qui venait en tête de liste avait disparu. Ils avaient interrogé tout le monde, sauf le Vieux Bao qui portait un brassard rouge et hurlait les slogans révolutionnaires plus fort que les autres. Pendant des

années, le mystère de la disparition de la statue était resté entier, jusqu'à la fin de la Révolution culturelle. Là, le Vieux Bao avait remis la statue à sa place dans les jardins de la résidence. Quand on lui demandait pourquoi il avait risqué sa vie pour ça, il répondait simplement qu'il en allait de sa responsabilité de gardien d'empêcher que le magnifique hôtel particulier ne soit mutilé.

Chen leva la tête. Un homme lui faisait signe depuis le bureau d'accueil près de l'entrée. C'était le Jeune Bao, le fils unique du Vieux Bao. Au milieu des années quatre-vingt-dix, alors que le vieil homme s'apprêtait à prendre sa retraite, son fils était à la maison sans emploi. Chen avait suggéré qu'il succède à son père et le Jeune Bao s'était retrouvé assis dans la même guérite, une tasse de thé à la main, la même que celle dans laquelle son père avait bu pendant des années.

Chen lui rendit son salut. Il entendit des pas qui approchaient. Il se retourna et aperçut An, la présidente fraîchement élue de l'association.

La quarantaine, de taille moyenne, le teint halé, An avait écrit un roman décrivant les vicissitudes de la vie shanghaienne à travers les yeux d'une femme faible et infortunée prise dans l'engrenage cruel d'une époque en plein bouleversement. Le roman avait été primé et adapté au cinéma, mais elle n'avait rien publié de mémorable depuis. Pas étonnant, songea Chen. Sa nouvelle position lui permettait de jouir de privilèges équivalents à ceux d'un ministre. Elle n'oserait sans doute plus écrire quoi que ce soit qui puisse mettre en péril son statut.

– Secrétaire du Parti Chen, lança-t-elle pour plaisanter.

Il était d'usage d'appeler quelqu'un par son titre officiel et de supprimer le « vice » qui s'y rattachait.

– Allons, An, dit-il, j'ai eu honte d'entendre ce discours en tant que policier, et plus encore en tant que vice-secrétaire du Parti.

– Ne vous sentez pas obligé de parler de ça avec moi, Chen. Étudiant, vous vouliez être poète, pas policier, mais une fois diplômé, le gouvernement vous a assigné un poste dans la police, tout le monde connaît l’histoire. Cela dit, on ne peut pas nier que vous avez fait une brillante carrière. Inutile d’en débattre.

Le sujet qu’elle voulait aborder avec lui était un cycle de conférences organisé par l’Union des écrivains. Seuls les membres de l’association seraient invités à parler. Grâce à la situation privilégiée du lieu, ils seraient sûrs d’avoir du monde. Et la chaîne Télévision Orientale envisageait un partenariat. Depuis peu, les débats télévisés sur les classiques de la littérature chinoise s’étaient multipliés. Les gens étaient trop occupés à gagner de l’argent pour avoir le temps de lire. Mais ils se détendaient devant leur écran et appréciaient ces émissions qui donnaient des explications simples et projetaient des images colorées pour illustrer l’histoire: de la culture fast-food.

– Un critique a comparé ces émissions à du lait infantile que l’on avale sans avoir à le digérer, railla Chen.

– Mais c’est mieux que rien.

– C’est vrai.

– Ce serait une source de revenus supplémentaire pour notre association et une revitalisation salutaire de la littérature. En tant que membre exécutif, vous êtes tout désigné pour parler du *Livre des Odes*<sup>1</sup>.

– Non, je ne suis pas assez qualifié. Je n’ai jamais écrit que des vers libres.

Mais il comprenait ses raisons. L’État versait de moins en moins de subventions. Malgré tous les efforts déployés par An pour augmenter les revenus de l’association, comme la

---

1. Recueil de plus de trois cents chansons chinoises antiques et grand classique de la littérature chinoise. Appelé aussi *Classique des vers*. (Les notes sont de la traductrice.)

location d'un bâtiment annexe à un importateur de vins au nom de « la stimulation des échanges culturels franco-chinois », ou la destruction d'une portion de mur le long de la rue Julu pour permettre la construction d'un café, la situation financière restait précaire. Les membres se plaignaient sans cesse du manque de trésorerie et de la mauvaise qualité des services. La présidente subissait une pression permanente.

Un bref silence dans leur conversation fut rempli par le chant d'un grillon, un peu en avance sur la saison.

Chen leva les yeux et remarqua une jeune femme qui s'approchait d'eux à pas légers.

*Si mince, si souple, elle n'a pas quatorze ans  
Pareille à un bourgeon de cardamome au début du printemps<sup>1</sup>.*

Elle n'était sans doute pas membre de l'Union car il ne l'avait vue à aucune réunion de l'association. Elle portait une veste Tang de soie écarlate qui la faisait ressembler à une silhouette échappée d'un manuscrit ancien ; des « vagues de printemps » déferlaient dans ses grands yeux clairs comme dans les vers classiques, et par contraste, elle tenait un appareil photo ultramoderne à la main.

– Bonjour, présidente An, salua-t-elle avant d'adresser à Chen un large sourire. Vous êtes le camarade inspecteur principal Chen, n'est-ce pas ? J'ai lu vos poèmes. Vous avez écrit pour nous.

– Et vous êtes... ?

– Je m'appelle Lianping, je suis journaliste au *Wenhui* et j'ai été chargée de superviser temporairement la rubrique littéraire. J'espère que vous continuerez tous les deux à soumettre vos productions à notre journal.

---

1. Les références des poèmes cités figurent en fin de volume.



Elle leur tendit une carte de visite sur laquelle on pouvait lire sous son nom : *La numéro un des journalistes financiers*.

Intéressant. C'était la première fois qu'il voyait un titre pareil sur une carte de visite. Enfin, sa requête n'était pas désagréable.

– Yaqing est en congé maternité. J'occupe son poste pendant son absence. S'il vous plaît inspecteur principal Chen, ajouta-t-elle, envoyez-moi vos poèmes.

– Avec plaisir, si j'ai le temps d'en écrire.

Pour le journal, la poésie ne représentait plus qu'un bouquet de fleurs en plastique oublié dans le coin d'un palais de nouveau riche.

Son portable se mit à striduler, comme pour répondre au grillon. Le numéro affiché était celui du secrétaire du Parti Li.

Chen s'excusa et s'éloigna vers l'ombre mouchetée d'un poirier en fleurs. Lorsqu'il répondit, il entendit des voix agitées. Li n'était pas seul dans le bureau.

– Venez tout de suite, inspecteur principal Chen. Nous tenons une réunion d'urgence. Liao et Wei sont déjà là.

L'inspecteur Liao était le chef de la brigade criminelle et son assistant, l'inspecteur Wei, un officier chevronné entré dans la police à peu près à la même époque que Chen.

– J'assiste à une réunion de l'Union des écrivains, secrétaire du Parti Li.

– Je sais que vous êtes un homme aux multiples talents, poète Chen. Mais notre affaire est de la plus haute importance.

Chen décela une note de sarcasme dans la voix de Li, même si l'expression « une affaire de la plus haute importance » sonnait comme un cliché dans la bouche du chef du Parti. Après avoir tenu le rôle du mentor qui montre à son protégé les rouages politiques du service, Li traitait aujourd'hui Chen comme un rival.

– Quelle affaire ?  
– Zhou Keng s’est suicidé. À l’hôtel *Villa Moller*.  
– Zhou Keng. Je ne crois pas le connaître.  
– Vous ne savez pas qui c’est ?  
– Le nom me dit quelque chose, mais je suis désolé, ça ne me revient pas.

– Vous avez dû passer trop de temps sur vos poésies, inspecteur principal Chen. Je vais vous mettre sur haut-parleur pour que l’inspecteur Wei vous en dise un peu plus.

– Zhou était le directeur de la Commission d’urbanisme de Shanghai, commença Wei d’une voix grave. Il y a deux semaines, il est devenu la cible d’une chasse à l’homme sur Internet, il s’est vu accusé de corruption et il a été placé sous *shuanggui* à l’hôtel où il s’est pendu la nuit dernière.

Le *shuanggui* était encore un exemple criant du socialisme à la chinoise. Sorte de détention illégale initiée par les départements de contrôle de la discipline du Parti, cette mesure venait répondre au phénomène de corruption massive propre au système de parti unique. À l’origine, le terme signifiait « double précision » : un cadre du Parti accusé de crime ou de corruption était détenu dans un endroit défini (*gui*) pendant une période déterminée (*gui*). En dépit de la constitution chinoise qui stipulait que toute forme de détention devait être conforme à la loi votée par l’Assemblée nationale populaire, le *shuanggui* n’exigeait ni autorisation légale, ni durée limitée, ni aucun protocole établi. De hauts fonctionnaires du Parti disparaissaient régulièrement sans qu’aucune information ne soit livrée à la police ou aux médias. En théorie, les cadres pris dans la zone d’ombre extrajudiciaire du *shuanggui* étaient censés se rendre disponibles pour une enquête interne avant d’être relâchés. Mais le plus souvent, ils passaient devant le tribunal des mois, voire des années plus tard pour être jugés et condamnés selon un verdict établi à l’avance. Les autorités

considéraient le *shuanggui* comme une ramification, et non comme une aberration, du système judiciaire. D'après Chen, ce type de détention permettait d'empêcher que des détails compromettants pour l'image du Parti ne soient révélés puisque les enquêtes se déroulaient dans l'ombre et sous l'œil vigilant des autorités.

Bref, le *shuanggui* n'était pas du ressort de la police.

– Vu la position de Zhou et le caractère sensible de l'affaire, nous avons été chargés d'enquêter et de conclure qu'il s'agit tout simplement d'un suicide, résuma Li de façon mécanique, comme s'il récitait soudain un extrait du *Quotidien du peuple* au milieu de la conversation. La situation est complexe. Le Parti compte sur notre efficacité.

– Si Liao et Wei sont déjà sur le coup, pourquoi m'avez-vous appelé ?

– Vous êtes le plus expérimenté du bureau, vous devez y aller. Vous êtes occupé, nous le savons bien, c'est pourquoi nous laisserons la brigade criminelle se charger de l'enquête – en majeure partie. Mais vous agirez en tant que conseiller spécial. Nous montrerons ainsi l'attention particulière que nous accordons à ce dossier. Vous êtes le vice-secrétaire du Parti, tout le monde le sait.

Chen écoutait en silence. Il alluma une cigarette et inspira profondément. Il se souvenait.

– Zhou. Une chasse à l'homme sur Internet. À cause d'un paquet de cigarettes.

– Un paquet de *95 Majesté Suprême*, précisa Li. Une photo publiée sur Internet a lancé la chasse à l'homme et fait éclater un terrible scandale. Bon, nous pouvons vous épargner les détails, conclut-il sans délai. Vous assisterez la brigade criminelle.

– Mais je ne sais rien d'autre sur l'affaire.

– Eh bien, vous venez de nous montrer que vous en savez assez sur les circonstances. C'est important, très important.

Mais Chen ne possédait aucune information, il n'avait fait qu'entrevoir un gros titre dans un journal local. Ce n'était que par curiosité naturelle qu'il avait retenu l'expression « chasse à l'homme ». Une histoire de traque sur Internet, c'était tout ce qu'il savait. Un nombre incalculable de termes empruntés au réseau avaient surgi dans le langage courant et leur sens restait souvent à peine intelligible pour des non-initiés comme lui.

Apparemment, l'affaire était politique. Un membre du gouvernement pris dans un scandale public trouvait la mort au beau milieu de sa détention. Tout cela ouvrait la porte à un vaste horizon de spéculations.

Mais pourquoi Li avait-il insisté pour que Chen tienne un rôle de conseiller ? Il fallait sûrement y voir un geste symbolique de la part du chef du bureau. Zhou était un cadre éminent du Parti et la présence de Chen illustrait le sérieux avec lequel le bureau abordait les choses.

– Au fait, vous avez bien dit que Zhou s'était suicidé dans un hôtel ? demanda Chen.

– Oui.

– Lequel ?

– *La Villa Moller*, au coin de la rue de Shanxi et de la rue de Yan'an.

– Dans ce cas, inutile que je passe par le bureau. J'irai directement là-bas. Je ne suis pas loin. Y a-t-il des hommes à nous sur place ?

– Non, aucun de chez nous. Mais deux équipes sont déjà sur place. Une de la Commission de contrôle de la discipline de Shanghai et, nous venons de l'apprendre, une autre de la municipalité. Elles sont arrivées à l'hôtel en même temps que Zhou, dès le début du *shuanggui*.

Curieux, pensa Chen. Le *shuanggui* était généralement orchestré par les instances de contrôle de la discipline. Il n'était pas nécessaire que la municipalité

et la Commission de discipline soient toutes les deux présentes sur les lieux, encore moins maintenant que la police prenait le relais.

– Bien, dit Chen sans communiquer son étonnement. Quand serez-vous là-bas, Wei ?

– Je pars immédiatement.

– Je vous retrouve à l'hôtel, alors.

Il écrasa sa cigarette sur un rocher, prêt à se mettre en route, lorsqu'il aperçut la jeune journaliste nommée Lianping qui terminait le tour du lac et se dirigeait vers le hall. Elle parlait dans un téléphone portable aux lignes épurées, faisant sans doute son rapport au *Wenhui* sur la journée de rencontres de l'Union des écrivains.

Comme une aile de geai bleu flamboie soudain dans la lumière, son visage s'éclaira d'un sourire radieux et il se souvint d'un poème de Lu You, de la dynastie des Song :

*... cette eau printanière sous le pont  
Qui avait alors reflété sa silhouette féminine.*

Il secoua la tête comme pour se moquer de lui-même. Comme An le lui avait fait remarquer en plaisantant, il n'était peut-être pas fait pour être flic, lui qui récitait des vers romantiques avant de se rendre sur les lieux d'une enquête capitale.

Finalement, il décida d'assister à la réunion des membres de l'Union des écrivains, comme prévu. Après tout, il n'était que conseiller sur l'affaire. Il n'avait pas besoin d'arriver à l'hôtel avant la brigade criminelle.